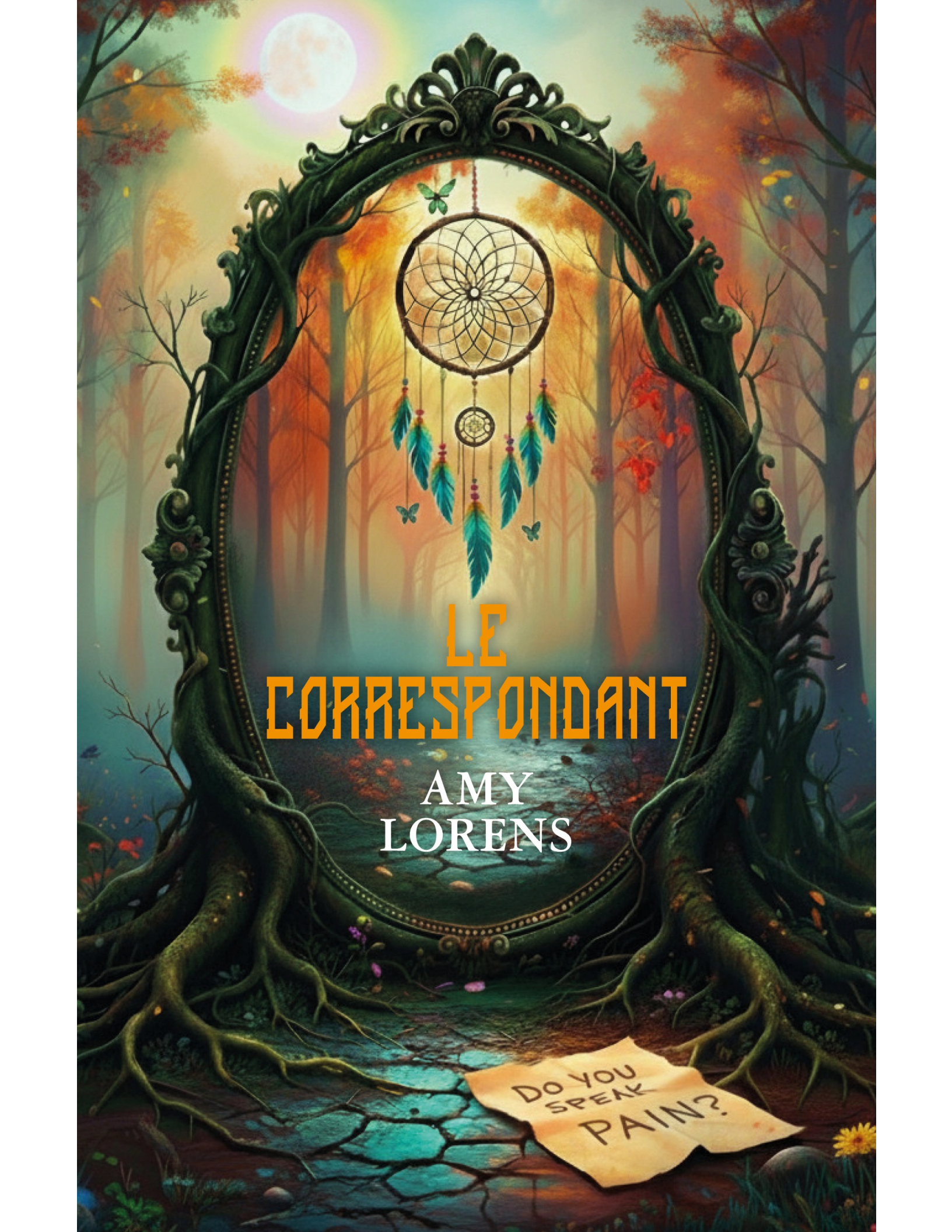




LE CORRESPONDANT

AMY
LORENS

DO YOU
SPEAK
PAIN?

Amy LORENS

Le Correspondant

Do you speak pain ?

© Amy LORENS, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9317-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Cher Papa,

Aujourd'hui encore, il a plu toute la journée. Comme hier et avant-hier. Et avant avant-hier. Je ne pensais pas dire (ou du moins écrire) ça un jour, mais... La France me manque (même s'il ne s'y passe pas grand-chose depuis ton départ). La campagne me manque. TU me manques.

Chelsea et Harry ont bien grandi. Ils ont gambadé toute la journée dans la boue. Si tu les avais vus... Cela a mis maman dans une colère noire, elle qui est si maniaque ! C'est incroyable comme Harry te ressemble. La magie de la génétique !

Londres est une jolie ville certes quoiqu'un peu trop grande et agitée à mon goût. Elle me déprime et m'opprime. Toute cette cohue, cette foule m'effraient, tout autant qu'elles m'insupportent. Cela doit être ça, le mal du pays. Sans être agoraphobe (ce qui ne saurait tarder si notre séjour ici venait à se prolonger !), tout ce trafic de piétons et d'automobiles permanent m'angoisse au plus haut point. Je déteste les Anglais !! Tout comme je déteste leur accent, de même que leur suffisance et cet air emprunté, voire précieux et coincé dès lors qu'ils posent les yeux sur nous. « Froggies », c'est le surnom affreux dont nous affublent les « rosbeef ». Non, vraiment. C'est au-dessus de mes forces. Je passe le plus clair de mon temps (pluvieux) à les snober, voire carrément à les éviter, de peur d'être contaminée par le virus du OMG (« Oh My God »). Très franchement, j'ai envie de leur répondre à tous : « Fuuuuuuck ! ». C'est le seul (gros) mot que je connais. J'avoue ne faire aucun effort d'intégration. Je n'en ai ni l'envie ni la force. Si seulement tante Olga n'était pas une des leurs... Je me sens telle une Moldu parmi ce peuple !

Voilà une semaine que nous sommes à Londres et déjà, je suis à bout ! « Nous ». « Nous » sans « Tu ». Avant « nous », c'était « je », « tu » et « ils ». Je ne connais peut-être pas les verbes irréguliers, mais je sais conjuguer – du moins, dans la langue de Molière. Au singulier comme au pluriel. Et aussi compter. Et le fait est qu'il nous manque toi. D'ailleurs, je me demande si tu es déjà allé à Londres et si, par miracle, tu y aurais survécu. Si tu détiens un kit de survie ou

d'autres astuces utiles, je suis preneuse !

Mes amis me manquent. Fidji tout particulièrement. Je ne pensais pas écrire cela non plus, mais... Vivement la rentrée ! Rien de pire ne pourra m'arriver. Au moins, je serai dans un environnement qui m'est familier (bien que j'aurais préféré que maman aille enseigner ailleurs que dans mon lycée et, si possible, une autre matière).

Je te laisse pour cette fois.

J'espère te lire avant notre retour à la maison.

Je t'aime.

Bye !

Agathe.

CHAPITRE PREMIER : RENTRÉE DES CLASSES

2 semaines plus tard...

Je sursaute à l'appel de mon prénom. Ma mère est déjà levée, fraîche et dispose comme à son habitude – ce qui n'est, hélas, pas mon cas. Un jour, il faudra qu'elle m'explique où elle puise toute cette énergie matinale, entre ses couchers tardifs et ses longues veillées nocturnes. Pour ma part, j'ai mal (et trop peu) dormi pour partager son enthousiasme. Mais qu'à cela ne tienne ! Je dois me faire violence si je ne veux pas être en retard pour mon premier jour. La 1^{ère} est une année charnière selon ma fantasque de mère.

Un long soupir exprimant toute ma lassitude plus tard, me voilà hors de mon lit, les cheveux en bataille que j'essaye vainement de discipliner en les ramenant machinalement en une queue-de-cheval sommaire au bout d'un élastique un peu lâche et usé.

— Agathe ! appelle ma mère dont la voix aigue s'élève jusqu'à ma chambre.

— J'arrive ! je réponds avec plus d'énergie que voulu et une once d'agacement.

J'étouffe un bâillement. Ce faisant, je jette un rapide coup d'œil sur mon smartphone. Au même moment, je perçois le bip de mon ordinateur portable m'annonçant l'arrivée d'un nouveau mail.

Je me fige, à la fois intriguée et pleine d'espoir. J'enfouis mon téléphone dans la poche de mon jean, et m'approche de mon bureau. J'ouvre plus grand le clapet de mon *laptop*, et y découvre un bref message m'informant que mon dernier mail à mon père n'a, une fois de plus, pas été distribué. *Fuck !* À croire qu'il a disparu de la surface de la Terre – je ne compte plus les innombrables mails et missives que je tente vainement de lui faire parvenir, et ce depuis deux ans.

Décue, je referme sèchement le clapet de mon ordinateur dans un bruit sourd. Ce faisant, je me remémore le visage triste et morne de mon père lors de l'enterrement de son frère jumeau (mon oncle) mort dans un accident de moto,

deux ans auparavant. Je me rappelle ses larmes coulant le long de sa peau blafarde. En digne fille aimante que je suis – le suis-je encore maintenant qu’il n’est plus là ? –, je l’avais alors pris dans mes bras maladroits de jeune adolescente pour le réconforter. En retour, il m’avait serrée faiblement dans ses bras paternels et m’avait offert un imperceptible (sauf pour moi) sourire. Nous avions échangé un regard empli de chagrin et de pudeur, notre mutisme enfermant tous les maux d’une douleur partagée et dont les mots prononcés seraient dérisoires. Et puis, plus rien. Un silence et un éloignement mystérieux et soudains.

— AGATHE ! appelle de nouveau ma mère depuis la cuisine.

Je sursaute à ce brusque retour à la réalité. J’ai suffisamment perdu de temps. Je me concentre sur cette rentrée et au plaisir de retrouver ma meilleure amie Fidji. Et... rejoindre ma mère à la cuisine pour y avaler un semblant de petit-déjeuner malgré mon flagrant manque d’appétit. Et avancer vers mon avenir incertain de lycéenne lambda à qui rien n’arrive jamais.

*

Ma mère nous dépose au lycée Sainte-Philomène situé dans ma Normandie verdoyante natale, en n’omettant pas de me souhaiter une bonne rentrée. J’acquiesce d’un sourire, esquive de justesse une tentative de marque d’affection de sa part – je suis hermétique à toute tentative d’effusion quelle qu’elle soit, sauf peut-être avec ma meilleure amie –, et m’éloigne.

Je vois ma mère qui, à son tour, rejoint un comité d’accueil de professeurs. Je grimace à l’idée que, cette année encore, elle va enseigner dans ce même lycée dans lequel je suis élève pour la deuxième année consécutive et où Fidji m’attend déjà. Me voyant arriver, elle avance spontanément vers moi.

— *My BFF* ! s’exclame-t-elle avec un peu trop d’enthousiasme et d’emphase auxquels elle m’a pourtant habituée, en ouvrant grands ses bras pour me faire un « *hug* ».

Je tique à l’emploi de ces anglicismes ainsi qu’à son accent parfait et... inédit ! Depuis quand s’intéresse-t-elle à la langue de Shakespeare ? J’ajouterai : depuis quand la parle-t-elle ? Il faut dire que ma meilleure amie excelle dans

cette matière – tout comme en espagnol d’ailleurs –, ce qui est loin d’être mon cas. Depuis que j’ai fait sa connaissance en 6^e, Fidji n’a jamais eu de note en-deçà de 18/20 dans ces deux matières. Pas étonnant qu’elle veuille les enseigner à son tour une fois ses études terminées.

Je l’observe à la dérobée, la dévisage même. Fidji a une beauté naturelle indéniable – je m’étonne qu’elle n’aie pas déjà un petit ami avant de me rappeler l’implication qu’elle voue pour ses études – : un teint naturellement et subtilement halé, des yeux couleur noisette perçants, une longue chevelure brune, une taille menue... Un seul regard posé sur ma meilleure suffit à réveiller mes complexes – et ils sont nombreux ! Du reste, Fidji est aussi grande et élancée que je suis petite, sa chevelure est aussi brune et ondulée que la mienne est châtain et courte. Les opposés s’attirent paraît-il ! Et à l’évidence, ma meilleure amie et moi-même ne dérogeons pas à cette règle.

— Salut, Fid’ ! je réponds joyeusement après m’être écartée de ses bras. Tu as passé de bonnes vacances ?

Je devine que oui à la vue de son bronzage fonçant un peu plus sa peau naturellement halée par ses origines malgaches, contrastant, voire dénotant avec la pâleur de la mienne.

— Génialissimes ! Ma mère et moi sommes allées à Mada’ voir ma famille, me narre-t-elle, excitée et sautillant comme une enfant. Beaucoup d’émotions. Le temps est passé trop vite !

Je souris tendrement à ce talent qu’a Fidji de conter de belles histoires, avec juste ce qu’il faut de descriptions et d’émotions sans pour autant tomber dans le pathos. Et sa façon de toujours voir le verre à moitié plein. Son optimisme et son énergie débordante me fascinent et font plaisir à voir. Côté ma meilleure amie est bon pour le moral.

— Et les tiennes ? Raconte, m’interroge-t-elle en retour, intéressée.

Je fais la moue en repensant à mes pseudos vacances qui, selon moi, ont davantage eu des allures de séjour linguistique déguisé – je soupçonne ma mère de vouloir me voir faire des progrès en anglais. Bien loin de celles, dépayssantes et conviviales, de ma meilleure amie.

J’entrouvre la bouche, mal à l’aise, sur le point de formuler un début de

réponse quand la sonnerie retentit pour la toute première fois en cette nouvelle année scolaire. *Ouf !* J'ai un soupir imperceptible.

Par chance, Fidji et moi sommes dans la même classe – c'est ainsi depuis la 6^e. Me voilà grandement soulagée. En revanche, ce que je redoutais le plus, et ce depuis mon entrée au lycée – j'ignore par quel miracle, j'ai pu y échapper l'an passé – s'est avéré : ma mère sera également ma prof d'anglais. *Fuuuuck !*

J'essaye de relativiser en pensant que cette matière ne représente qu'un tiers de mon emploi du temps, soit quatre malheureuses heures par semaine. Je devrais tenir le coup. Je me ferai violence et prendrai sur moi comme je l'ai toujours fait jusque-là. Rien n'est insurmontable dans la vie. Je l'ai appris et expérimenté à mes dépends.

Entre autres principales informations délivrées à l'issue des présentations successives des professeurs, une retient particulièrement mon attention : dans le cadre d'un jumelage avec Londres, nous allons établir une correspondance avec une classe d'Anglais du lycée Winston Churchill ?! Correspondants que nous accueillerons un peu avant Noël. *F*** !!* Le cauchemar ! Moi qui pensais que cette nouvelle année scolaire serait aussi calme et routinière que les précédentes...

Abasourdie par cette nouvelle, je détourne le regard et pousse un soupir. Mes pensées convergent alors vers cette inconnue dont j'ignore tout – si tant est que j'ai envie de la connaître. Sera-t-elle sympathique (*friendly*) ? Intéressée et intéressante ? Fera-t-elle l'effort de parler français, au moins pour quelques mots ?

La sonnerie retentit, annonçant enfin la délivrance. Je serre fort mon agate gris vert polie – offerte par ma meilleure amie pour lutter contre ma nervosité chronique – au fond de la poche de mon jean, la fais rouler entre mes doigts tout en rangeant mon sac de cours à la hâte.

*

Le chemin du retour est aussi silencieux qu'il l'a été à l'aller. Mentalement, je remercie ma mère de ne me poser aucune question, a fortiori concernant cette

annonce – une véritable bombe ! – pour le moins déstabilisante. La connaissant, elle doit exulter intérieurement. Qui de mieux qu’une correspondante pour surveiller mes progrès en anglais ? Si j’étais complotiste, je croirais que cet horrible projet émane de ma mère *herself* ! J’angoisse déjà à l’idée d’échanger avec une parfaite inconnue, et ce dans une langue qui l’est tout autant pour moi. J’inspire, j’expire, concentrée sur ma respiration.

Fidji, elle, semble ravie et (sur)excitée par cette nouvelle, ce qui ne m’étonne guère. Elle est si à l’aise à pratiquer les langues étrangères que c’en est presque effrayant. On dirait même qu’elle y prend du plaisir, chose inconcevable pour moi.

Les yeux perdus à travers la vitre de la voiture, je regarde le paysage verdoyant défiler devant mes yeux fatigués. Des chênes, des hêtres, entre autres conifères, peuplent notre jolie campagne vallonnée qu’est le bocage normand si cher à mon cœur. Je me remémore cette forêt non loin de là, dans laquelle mon père et moi-même aimions nous balader quasiment chaque dimanche, et ce que la météo soit bonne ou mauvaise. Je nous revois nous esclaffer de concert, et lui s’enquérir de ma santé, s’intéresser à mes études, à ce qui m’anime en dehors de l’école, à mon amitié avec Fidji, tout en s’assurant l’air de rien que j’étais heureuse de la vie que je menais malgré ma jeune existence. Rien ne pouvait prédire alors la tragédie qui allait frapper notre famille, et mon père plus directement. Avec la pudeur qui le caractérise – je tiens cela de lui, je crois, de même que son côté introverti –, mon père ne s’est jamais montré intrusif – je ne parlerai pas de lui au passé si ce n’est décomposé, car son souvenir est et demeure présent à ma mémoire –, mais néanmoins toujours intéressée par ce que je vis en dehors de la sphère familiale. Du moins, c’était vrai à l’époque.

Somnolent contre la vitre de la voiture, je songe à ce qui m’attend. À cette adolescente qui m’est inconnue, qui ne parle pas la même langue que moi et avec laquelle je vais bientôt devoir correspondre. Tout à coup, je ressens une grande fatigue. Demain est un autre jour.